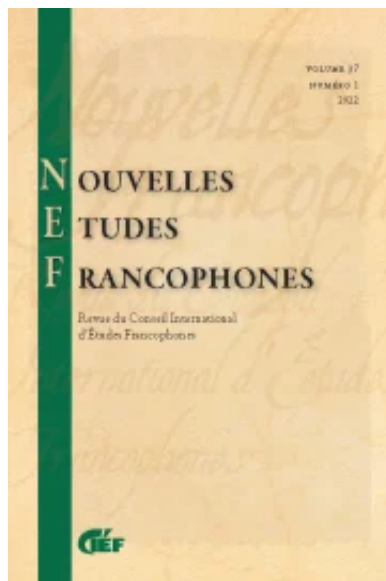




"Sous contrôle": Fictions et contre-fictions du contrôle social : un numéro des *Nouvelles Etudes Francophones*



Volume 37, Numéro 1, 2022

Sous la direction de Loïc Bourdeau et Alexandre Gefen

Nouvelles Études Francophones (NEF) is the official refereed journal of the International Council of Francophone Studies / Conseil International d'Études Francophones (CIÉF). *NEF* publishes scholarly research in the language, arts, literatures, cultures, and civilizations of Francophone countries and regions throughout the world.

À l'heure où nos sensibilités font face à la disparition des idéologies du progrès et des grandes mythologies du passé, la littérature est appelée à l'aide non seulement pour coproduire l'histoire, mais aussi pour permettre aux sociétés d'anticiper leurs futurs. En dehors même de la science-fiction, les récits contemporains produisent autant des dystopies dépeignant un monde sous contrôle (*Les Furtifs* d'Alain Damasio, *Trois fois la fin du monde* de Sophie Divry ou encore *404* de Sabri Louatah) que des utopies d'un monde réouvert (*Arcadie* d'Emmanuelle Bayamack-Tam ou *Palais des orties* de Marie Nimier). Face à l'accélération d'une histoire trop vite jugée achevée, à l'heure des démocraties et des hyper-mesures sanitaires, de l'intelligence artificielle et des GAFAM, du retour des guerres européennes et des problématiques de contrôle de



l'information publique, la question du contrôle social et de la liberté individuelle se pose frontalement dans la fiction française et francophone. Si les systèmes normatifs des sociétés holistes du passé ont en apparence cédé la place à une invitation à vivre par soi-même, de manière autonome, au point d'inviter l'individu à se réinventer constamment pour s'ajuster aux métamorphoses du libéralisme, de nouvelles normativités plus discrètes se sont réintroduites subrepticement tout autant que des formes d'autocensure. Manuels de développement personnels, psychopop, *success stories*, narrations héroïques sont autant de formes qui véhiculent des représentations préfinies de ce que serait une vie normale et adaptée aux impératifs productifs contemporains, alors que les espaces d'expression de ces formes de vie, réseaux sociaux et curriculum variés à produire, canalisent normativement les récits de soi.

Que la littérature porte des possibilités de se vivre autrement que les modèles sociaux sous-jacents et que les quêtes identitaires d'un soi-même préconstruit le prescrivent est manifeste dans la manière dont la littérature défend avec ardeur des formes de vie en rupture, de la manière dont Pascal Quignard invente une communauté hors le monde au nom de l'amour. "Tout homme, toute femme [qui] rêve un foyer, une maison, un enfant, de l'or, une récompense, n'aime pas. Qui court après la réputation, l'ascendant social, la voiture, l'honneur, n'aime pas. Qui vise le champion du tournoi, l'intégrité religieuse, la propreté, la délicatesse de la nourriture, l'ordre du lieu, le soin du jardin, n'aime pas," proclame Quignard dans *L'Amour la mer* (139). Ou, à un tout autre endroit du champ littéraire, cela est manifeste à la manière dont une Constance Debré réinvente son identité avec radicalité pour vivre "sans propriété sans famille sans enfance" (164). Très nombreuses sont les œuvres contemporaines qui résonnent de ces aspirations émancipatrices et déessentialisantes: le thème de la folie (pensons à Jean-Pierre Martin, *Mes fous* ou à Victoria Mas, *Le Bal des folles*)—exploré en profondeur dans le collectif récent *Les Folles littéraires, des folies lucides* (Calle-Gruber et al.)—, celui du retrait du monde (Céline Minard, *Le Grand Jeu*) ou du voyage solitaire (les récits de Jean Rolin, par exemple), la nostalgie de la liberté des années 1970 (chez Simon Liberati), ou encore toute la relève littéraire franco-canadienne qui fait place aux écritures queer et aux voix racisées et autochtones (de Nicholas Giguère à Karine Rosso, en passant par Naomi Fontaine et Antoine Charbonneau-Demers), disent de nouvelles aspirations aux dérèglements, aux désordres, désignent la folie ou l'isolement comme des hétérotopies possibles et peut-être



désirables. Marginaux de gauche chez Philippe Vasset ou marginaux de droite chez Michel Houellebecq se rejoignent pour donner voix aux nonlieux et aux écarts...

Sommaire :

- [Introduction. "Sous contrôle": Fictions et contre-fictions du contrôle social](#) (Loïc Bourdeau, Alexandre Gefen)
- [Déjouer l'assignation identitaire, se faire "vaporisable": Des marginalités émancipatrices chez Olivia Rosenthal et Antoine Boute](#) (Corentin Lahouste)
- [Immobiles, mais pas silencieuses!: Place et puissance narrative des femmes dans le triptyque littéraire *Les héritières* de Marie Redonnet](#) (Émilie Leven)
- [L'écriture-jazz: Marronnage et écriture chez Koffi Kwahulé et Kossi Efoui](#) (Marion Coste)
- [La Vie dans les marges, une vie critique? À propos de Philippe Vasset, *Un Livre blanc* et *Une Vie en l'air*](#) (Maryline Heck)
- [Figuration du contrôle social et formes de résistance dans quelques romans de Nicolas Bouyssi](#) (Alice Laumier)
- [Contrôle des médias, environnementalisme et démocratie sous surveillance dans le roman de Jean-Christophe Rufin *Globalia* \(2004\)](#) (Emmanuel Buzay)
- [Sous les visages: Transmigration et "impersonnalisation" dans le post-exotisme](#) (Khalil Khalsi)



Déjouer l'assignation identitaire, se faire “vaporisable”: des marginalités émancipatrices chez Olivia Rosenthal et Antoine Boute

Corentin Lahouste

De plus en plus d'œuvres littéraires francophones contemporaines problématisent la question identitaire en regard du durcissement des formes de surveillance et du contrôle social propre aux sociétés occidentales du premier quart du XXI^{ème} siècle. Il s'agit par cette contribution de s'arrêter sur deux d'entre elles, nourries par une veine contestataire affirmée et qui se révèlent particulièrement intéressantes dans le réaménagement des assignations sociales traditionnelles qu'elles mettent en jeu: *Éloge des bâtards* (2019) d'Olivia Rosenthal et le diptyque *Opérations biohardcore* (2017) / *Apnée* (2018) d'Antoine Boute et consorts. Avec *Éloge des bâtards* est mis en lumière la manière dont l'œuvre promeut le fait de rejeter toute assignation identitaire et les « liens prévisibles », en passant par un renouage des singularités établi à partir d'une écodiversité des paroles, tandis que les deux textes d'Antoine Boute permettent d'aborder la perspective contre-identitaire et anticatégorielle (notamment antispéciste) qui y est exaltée, l'altération du soi et le brouillage des sens y apparaissant par ailleurs comme axiologie déterminante.

Mots-clés: Littérature et politique; dynamique désidentitaire; désobstruction; Olivia Rosenthal; Antoine Boute; Littérature contemporaine de langue française.

“Mon existence déborde sa simple facticité.
J’émets malgré moi des signes multiples d’identités possibles” (Bisson 212)

De plus en plus d’œuvres littéraires francophones contemporaines problématissent la question identitaire en regard du durcissement des formes de surveillance et du contrôle social propre aux sociétés occidentales du premier quart du XXI^{ème} siècle. Parmi celles-ci, nous avons choisi d’en retenir deux, nourries par une veine contestataire affirmée, qui nous paraissent particulièrement intéressantes dans le réaménagement des assignations sociales traditionnelles qu’elles organisent. Il s’agira dans le cadre de cette contribution de mettre tout à la fois en avant leurs singularités et les perspectives méta-réflexives qu’elles disposent par rapport au paradigme identitaire.

Éloge des bâtards, écodiversité des paroles et remise en jeu du possible

Éloge des bâtards, paru en 2019 et couronné du prix Transfuge du roman français cette année-là, est une œuvre d’Olivia Rosenthal qui relate l’espace de parole mis sur pied par un groupuscule anarcho-autonomiste réalisant des actions de désobéissance civile “destinées à empêcher la disparition de [la] ville [dans laquelle ses membres vivent]” (*EdB*¹ 17) où règne un climat de surveillance généralisée² et où, entre autres choses, ne cessent de se développer des projets urbanistiques qui “dépossèdent de toute connivence et de tout voisinage” (*EdB* 306). Le roman, construit en six parties,³ donne donc à lire les prises de paroles successives des membres du collectif clandestin où, l’un·e après l’autre, à la tombée du jour, iels reviennent sur leurs origines, creusent leurs “début chaotiques” (*EdB* 181), triturent leurs

¹ Afin d’éviter toute confusion, les extraits issus d’*Éloge des bâtards* sont toujours accompagnés de cet acronyme.

² Voir *EdB* pp. 44, 107, 120, 124-125, 158, 160-161, 276-277, 289, 300.

³ Après un court prologue au statut indéterminé, se succèdent cinq “nuits,” chacune rattachée à un personnage spécifique du groupe mis en scène dans l’œuvre.

passés, parlent de ce qui les habite et de ce qu’iels ont enfoui: “Macha nous plongeait direct dans le magma des ascendances, un magma encore plus brûlant et visqueux que celui de Fox” (*EdB* 93). Tou·te·s se révèlent bien vite être des marginaux,⁴ des “proscrits” (*EdB* 141) aux vies décousues – si ce n’est disloquées – et aux histoires familiales semblables à “une broussaille épineuse, pleine de relations fraternelles avortées, de parents inconnus, d’enfants délaissés” (*EdB* 132), de “grands-mères concurrentielles, [de] pères évanescents” (*EdB* 181). Émerge ainsi, à l’instar de ce qui se joue dans d’autres textes de l’autrice, une confrontation aux généalogies, que les membres du groupe font vibrer (voir *EdB* 255), afin de les mettre à distance et de les dépasser, afin qu’iels puissent se libérer du “pouvoir exorbitant des racines et des sources” (*EdB* 312), qu’iels puissent sortir de la débâcle et des ancrages poisseux. “Mon passé, c’est mon passé, c’est fini, j’ai plus envie de le radoter, c’est un passé salissant, dur, alors stop” (*EdB* 314), allègue un des personnages en fin d’ouvrage, tandis qu’un passage du premier chapitre donne déjà le ton en insistant sur la vertu cathartique du dispositif: “écouter un des membres du groupe nous aiderait, non seulement à le laver, lui, de tout soupçon, mais par ricochet à nous laver chacun, à nettoyer notre intérieur. On baignait dans une douceur nouvelle, on avait l’impression qu’on allait pouvoir utiliser toute cette connaissance accumulée dans la nuit, la vie d’un autre, proche mais presque inconnu, pour nous consoler” (*EdB* 77). C’est, tel que l’a pointé Jean-Marc Baud dans un article consacré à un autre roman de l’écrivaine, “toute une pensée de la transmission et de la perpétuation, vécue comme assignation étouffante, qui est refusée” (41), ainsi que le laisse entendre, parmi une série d’autres, cette allégation brutale formulée par un des personnages: “la fratrie c’est une plaie, un truc qui te tire vers l’arrière” (*EdB* 143).

⁴ Iels sont en effet présent·e·s (mais se présentent également de la sorte) comme des êtres écorchés et déclassés (voir *EdB* p. 46), des “laissés-pour-compte” (*EdB* 120), “fragiles et exposés” (*EdB* 153) qui “manqu[ent] de tout, de force, de matériel, d’aide” (*EdB* 61), et sont donc à l’image des chaises photographiées par Michael Wolf évoquées dans le texte: “blessées, amputées, mais rafistolées et solides, [...] au caractère bien trempé, [...] [n’ayant] pas abandonné l’idée de vivre même si la vie était très dure” (*EdB* 96).

Et c'est dans cette conjoncture que se manifeste l'enjeu symbolique, primordial pour la narratrice, de l'acte de nommer – de se renommer –, qui est soulevé à maintes reprises dans le texte.⁵ Pour attester l'existence authentique du groupe, il lui faut un nom, constitué à partir d'un trait commun à chacun·e. "Bâtard" s'impose peu à peu, comme peut le laisser présager le titre du livre. Se voit alors redéployée la dynamique *queer* d'appropriation et de revendication du stigmaté et de l'insulte dont le contenu infamant est retourné en bannière rassembleuse. Lily, la narratrice, le suggère explicitement:

Filasse me dit, t'oublies que c'est une injure. Et je réponds que non, j'oublie pas. Mais on devrait la retourner en notre faveur, je dis. La plupart du temps, c'est un truc qu'on cache, on n'a pas envie que ça se propage, mais on a tort, on devrait revendiquer la bâtardise comme une force, la force des réfractaires, de ceux qui savent faire vaciller les lois quand elles sont injustes. (EdB 197-198)

Cette perspective, grâce à laquelle la souffrance est inversée en puissance, est déjà amorcée au début du troisième chapitre, lorsqu'un des personnages "fai[t] sortir le mot d'un placard sale" et l'offre au groupe pour qu'il "s'habille avec" (EdB 140). Et elle se voit reprise en toute fin d'ouvrage quand est ostensiblement baptisé le groupe: "retourner le nom terrible [...] et [s]'en affubler comme d'un magnifique vêtement" (EdB 307). La bâtardise est par conséquent célébrée en guise de manière d'être à investir suivant la conjecture décrite par Vincent Jarry dans son essai *La démocratie des murmures*: "L'antiparastase est un geste de confiance en la capacité d'opérer des déplacements dans le jeu des étiquettes, un retournement du stigmaté" (82). Récuser la logique d'appartenance et les "liens prévisibles" (EdB 197) en déjouant toute assignation identitaire, se donne dès lors comme programme, au même titre que l'aiguillonnement d'"une capacité à écarter les obstacles, à contester et à dérégler, à ouvrir de nouveaux espaces dans toutes les directions, à ne rien hiérarchiser" (EdB 307-308). "Mieux vaut bâtard que jamais" (EdB 203), ainsi que le revendique espièglement

⁵ Voir Edb pp. 91, 98, 101, 140, 150, 196-198, 212, 307, 314, 323.

un slogan imaginé par le groupe, dans ce roman complètement imprégné par l'idée ranciérienne de la marge comme lieu de la revivification du politique, comme lieu de réaménagement du partage du sensible.

Et ce qui est posé dans le roman à une échelle personnelle est tout aussi vrai à une échelle macropolitique: il s'agit, en "détourn[ant] l'énergie mauvaise" (*EdB* 304), de se détacher du passé néfaste pour inventer des destins renouvelés. La volonté de défendre et de rétablir des friches, c'est-à-dire "des terrains non dédiés, non quadrillés, non fonctionnels" (*EdB* 35), peut ainsi être appréhendée à la lueur du travail de remise en jeu identitaire réalisé par le groupe. Aussi, aux réajustements du territoire urbain dans lesquels les bâtards s'engagent par leurs actions (voir *EdB* pp. 90 et 313), dans l'optique de le rouvrir au(x) vivant(s), répondent des réajustements de territoires intérieurs, intimes.

[O]n avait bien ensemble l'intention de déplacer caillou après caillou les voies d'accès et les chemins et les sentiers et même les routes qui sillonnaient et rayait et abîmaient nos anciennes existences. [...] Alors on passait notre temps à osciller entre des déambulations superficielles, légères, fines traces sur la neige, et des coups de pioche assénés avec une sorte de ferveur rageuse sur les vieilles souches ancrées et indéracinables. (*EdB* 117-118)

Au départ de paroles partagées et d'actions réalisées (ou encore à mener), il est principalement question de "rendre à nouveau ce lieu habitable, le réparer et le partager" (*EdB* 310); le lieu évoqué relève autant de l'intime que du collectif, le roman ne cessant d'osciller entre ces deux pôles qu'il relie et affirme comme étant indissociables. Ce qui est prioritairement prôné est de réagencer de l'écart, d'investir les anfractuosités tant du dehors que du dedans, de pouvoir (r)ouvrir de "grandes zones incertaines" (*EdB* 131) dans un monde devenu "si unidirectionnel et aplati" (*EdB* 285). Le côté par moments décousu et méandreux des récits livrés,⁶ qui "se télescopent et s'entrecroisent" (*EdB* 306), est ainsi à l'image de ce à quoi le groupe aspire pour la société, qui n'a plus à être machinique et bureaucratique: "Nous,

⁶ "[O]n suit Fox dans sa dérive" (*EdB* 57).

ce qu'on voulait, c'était garder le désordre, mais un désordre fécond, quelque chose qui, par petites touches, dérèglerait notre environnement pour le rendre plus habitable" (*EdB* 143, nous soulignons). Aussi, face à la perspective rectiligne froidement mécanique (qui est notamment celle des généalogies), le biais, le détour et la bifurcation deviennent des étendards (voir *EdB* pp. 162 et 276), puisqu'ils occasionnent du hasard accrédité comme "la condition d'une vie possible" (*EdB* 162).

Dans ce texte qui se présente avant tout en tant que roman de la parole (où elle représente un enjeu décisif) – et à prendre et à savoir recevoir –, cette dernière se voit donc réinsufflée d'un rôle déterminant en regard de l'édification et de la préservation de toute communauté, ce qu'atteste un passage de la toute fin du livre:

Je me dis que la parole est la seule chose qui atténue nos malheurs, qui donne du sens à notre humanité, qui nous explique à nous-mêmes ce que nous faisons là et comment nous le faisons. Si nous n'avions pas la parole, nous serions méchants, nous serions brutaux, nous serions dangereux. Parler nous sauvera de la rancœur, de la violence, du désespoir, nous fera accéder à la gentillesse, la plus grande qualité de toutes les qualités. (*EdB* 309)

La parole – mais une parole ni lisse, ni apaisée,⁷ intégrant "frottements et différends" (*EdB* 304), et dans laquelle on risque par moments la cacophonie (voir *EdB* p. 247) – y est donc vécue non seulement comme vecteur d'existence, mais aussi comme lieu d'émancipation. Elle se révèle ainsi lieu d'émancipation de soi-même, libérant des entraves intimes et blocages personnels, et plus encore, lieu de réconciliation et de cohésion,⁸ dans la droite ligne du projet littéraire propre à Rosenthal:

En tant qu'écrivaine, je trouve important, nécessaire, utile, de m'exposer à la parole de l'autre, de rendre compte de l'écart entre cette parole et la mienne. C'est pour moi une manière de disponibilité au murmure du monde, à la variété des discours qu'il véhicule. Et aussi c'est le moyen que j'ai trouvé pour interroger ce qui lie l'expérience de l'un à l'expérience de l'autre. [II

⁷ Une des interventions se voit par exemple interrompue par un cri (voir *EdB* p. 64).

⁸ "La parole de Fox nous harmonise" (*EdB* 67); "Quelque chose était en train de naître et de nous lier. Jamais je n'aurais imaginé ça avant qu'on se projette presque par hasard dans la confidence et ça devenait un ciment puissant entre nous, cette manière troublée de venir au monde et de s'y insérer" (*EdB* 137); "grâce à toutes les [...] histoires qui se trament entre [eux], le collectif sera fondé, soudé, avéré, constitué" (*EdB* 252).

s'agit d'essayer *d'inventer par la langue une manière de vivre ensemble*.
(Rosenthal 2009)

Frédéric Martin-Achard parle de l'élaboration d'une "vision consolante de la parole [et] de l'écoute intime" (79) en ce qui concerne ce texte, mais nous ajouterions qu'elles s'inscrivent tout autant dans le sillage d'une dynamique empuissantante⁹, le fait de se rendre disponible au langage venant "ouvr[ir] le ventre et la poitrine," "dégag[er] l'avenir" (*EdB* 181). Aussi, la dimension intrinsèquement politique du livre – à savoir relative à la « *modulation collective des tensions qui animent [une] collectivité* » (Citton 59) – se déploie dans le geste de faire se rencontrer des voix, qui permettent de "multiplier les possibles, [d']inventer des mondes parallèles, [de] proposer des espaces alternatifs" (*EdB* 197).

À la verticalité et froideur de la ville marquée par un "gigantisme architectural" (*EdB* 15), s'opposent dans *Éloge des bâtards* l'horizontalité et la chaleur de liens humains peu à peu retissés: "Et ce *nous* dans la bouche de Filasse nous a électrisés. On avait misé sur quelque chose qui n'existait pas encore mais là, notre équipe était vraiment en train de se former" (*EdB* 122); "on commençait à se rapprocher les uns les autres à force d'être différents" (*EdB* 207). La question de la communauté, du faire-communauté, qui constitue une des problématiques phares de l'œuvre de Rosenthal,¹⁰ point dans le texte en s'inscrivant néanmoins sous le signe du *trouble*. Aux communautés assignées qui y sont battues en brèche – "Nous tenons tête aux milices, nous tenons tête aux familles, nous tenons tête à l'ordre et à la logique" (*EdB* 313) –, s'oppose la communauté choisie, certes fragile, mais salvatrice, où s'aménage une "solitude partagée [qui] calme la douleur" (*EdB* 309), qui fait se sentir moins démunie: "J'avais besoin d'eux, un besoin maladif, viscéral, le groupe était quasiment mon seul recours" (*EdB* 88). Se voit en ce sens récusé le régime du "frôlement" (*EdB* 23) au

⁹ Elle est précisément dite "rend[ant] plus fort"; elle permet de "décupl[e]r les forces," "de ne pas s'avouer vaincu" (*EdB* 212).

¹⁰ Son deuxième roman porte spécifiquement le titre de *Mes petites communautés* (1999).

bénéfice de celui de la mise en présence authentique et sincère, où ne sont plus “néglig[és] [les] liens personnels au profit de [la] capacité d’action” (*EdB* 24). Celle-ci, qui s’établit à partir de vulnérabilités conjuguées, d’une écodiversité des paroles¹¹ et d’une indocilité¹² résolue, est espace d’émancipation: “Tous autant qu’on était, on avait décidé de *porter le nom qui nous chantait* sans se préoccuper de celui qu’on nous avait donné, *on avait décidé de s’affranchir du nom*” (*EdB* 29, nous soulignons). L’autre, initialement étranger, peut y devenir parent de substitution,¹³ dans un mouvement transversal et plus général de pluralisation du possible, d’élaboration de plans de réalité auxiliaires ou encore d’instauration de territoires alternatifs ravaudés.

Antoine Boute et la défragmentation vibratile du paradigme identitaire

La deuxième composante du corpus mis à profit dans le cadre de cette réflexion est géminée: il s’agit de deux œuvres poético-romanesques récentes d’Antoine Boute, poète expérimental travaillant “à faire se chevaucher littérature, philosophie, performance et expériences sonores,”¹⁴ que sont *Opérations biohardcores* (2017) et *Apnée* (2018).¹⁵ Ces oeuvres excentriques, farcesques, et complémentaires, prônent une “révolution de la vie en direction de son noyau dur, débarrassée des addictions chiantes qui nous plombent l’existence” (OB¹⁶ 49). Une des singularités éthico-politiques portées par les écrits de l’extravagant auteur belge, dans lesquels il importe de “s’invente[r] une vie calquée sur la totalité cosmique” (OB 15) et d’en finir avec “l’humanité rationnelle intelligente fière d’elle-même” (OB 59) fonçant “droit

¹¹ L’écodiversité des voix évoquée s’inscrit dans le sillage du concept d’écophilosophie défendu par Félix Guattari qui indique “la perspective d’un choix éthico-politique de la diversité, du dissensus créateur, de la responsabilité à l’égard de la différence et de l’altérité” (97).

¹² Mot sur lequel se termine le roman.

¹³ “J’ai eu des frères, des sœurs, des oncles et des cousins de substitution et j’en ai encore. Fox nous désigne tous et il nous sourit.” (*EdB* 56)

¹⁴ Voir la deuxième de couverture d’*Apnée*.

¹⁵ Pour une lecture approfondie de ces deux textes et un approfondissement de la poétique anarchique qui leur est propre, consulter mon précédent article “Grouillements anarcho-poétiques”.

¹⁶ Comme pour le roman de Rosenthal, lorsqu’il s’agira d’extraits tirés des deux œuvres de Boute, les pages référencées seront précédées soit de A pour *Apnée*, soit de OB pour *Opérations biohardcores*.

dans un mur de catastrophes” (A 15), est qu’ils promeuvent une perspective contre-identitaire et anticatégorielle, une dynamique de “défragmentation” [OB 74] de l’identité. Ils prônent en effet un nomadisme identitaire, c’est-à-dire une dissémination des êtres et une reconnaissance de leur nature foncièrement pluridimensionnelle, “schizoïde” (Holloway 207),¹⁷ soit segmentée, éclatée, mue par diverses turbulences et dessinant ainsi un domaine de l’inconstance, de la mobilité, de la précarité, et de l’hétéroclite. Un des personnages d’*Opérations biohardcores* assure de la sorte vouloir “sortir la vie de ses gonds corporels trop précis” (OB 32), tandis que la bande “anarcho-déconstructiviste” (A 179) d’*Apnée* rencontre à un moment donné “l’inventeur d’une biologie parallèle casseuse du paradigme naturaliste séparant le corps de l’esprit” (A 82). L’altération du soi et le brouillage des sens – “vivre autre, tout autre” (OB 84) – y apparaissent comme une axiologie déterminante, dans un cadre philosophico-conceptuel mettant en valeur le fait que tout être se trouve toujours “déchiré par diverses appartenances, divers intérêts, diverses idées de soi” (Garcia 253). Y est en ce sens tout particulièrement repérable une mise à mal de la logique du héros, de l’héroïque (c’est-à-dire une logique de l’Un et du Majeur), ne serait-ce que parce qu’il est question de s’engager “[e]n avant pour une radicale, ludique, sérieuse et pertinente expérimentation de la sortie de l’humain” (A 61). Aucun véritable personnage principal ne peut y être discerné, on n’y entrevoit pas de protagoniste prédominant autour duquel l’ensemble ou une grande partie des scènes s’articuleraient. C’est une pluralité intrinsèque (du mineur) qui est donnée à appréhender.

¹⁷ John Holloway signale en ce sens que: “La conclusion à laquelle nous parvenons [à la fois nous sommes et nous ne sommes pas quelque chose] n’est un non-sens que pour la pensée identitaire, pour ceux qui pensent qu’être et ne pas être s’excluent mutuellement. La contradiction entre être et ne pas être n’est pas une contradiction logique, mais une véritable contradiction. Elle souligne le fait que nous sommes et ne sommes pas réellement réifiés, que nous sommes et ne sommes pas réellement identifiés, que nous sommes et ne sommes pas réellement classifiés, que nous sommes et ne sommes pas réellement désobjectivisés; pour résumer, que nous sommes et ne sommes pas. Ce n’est qu’à la condition de comprendre notre subjectivité comme une subjectivité divisée et notre moi comme un moi divisé que nous pouvons donner sens à notre cri, à notre critique” (206).

Dans ces narrations chorales où les points de vue et narrateurs-trices sont donc démultipliés et où il est question de se détourner de la “vieille vie néolibérale consumériste” (OB 54 – A 57) et de son axiome utilitariste de l’intérêt, est également posée une égalité radicale entre les différentes formes vivantes (humaines, animales, végétales) et même non-vivantes, notamment minérales – comme un lac (A 63-64) ou du cristal (A 141-147). On y repère un intérêt assez marqué pour les mondes et univers non-humains. Les points de vue adoptés autant que les formes de vie déployées sont ainsi très ostensiblement non-anthropocentrés :

[J]e crois qu’il nous faut un peuple, mais pas qu’humain. Un peuple avec des animaux aussi, des chevaux des pigeons des corneilles plein d’insectes des loups des lynx des lézards tout ça, et des plantes, [...] un petit peuple expérimental discret des forêts et des zones sauvages. Un peuple invisible, qui non pas se fond mais nage dans le paysage. [...] Un peuple qui végète pas mal aussi, d’ailleurs, affalé, connecté à la façon des plantes, par des moyens un peu zarb, hormonaux, souterrains. (OB 49-50)

Ainsi, en ce qui concerne *Opérations biohardcores*, où l’on apprend dès la première page que les arbres sont considérés comme des “amis” (OB 11), chaque chapitre consiste, à travers une narration à la deuxième personne (du singulier ou du pluriel), en une plongée dans une entité humaine, animale ou végétale, chacune s’agrégeant aux autres pour former petit à petit un “peuple le moins humain possible” (OB 50). Le récit, composé en trois parties, est dès lors construit par interconnexions successives: chaque nouveau chapitre est établi à partir d’un élément secondaire – une des composantes du décor posé – du chapitre précédent. Dans *Apnée*, il s’agit en outre, pour le groupe d’individus se trouvant au cœur de l’intrigue, de disparaître en tant qu’humains – c’est l’apnée recommandée par le titre du livre, “apnée de l’humanité urbaine trop humaine” (A 9) –, pour laisser place à tout ce qui a été écrasé au cours de l’histoire et de l’évolution de l’humanité:

Allez hop il est temps de se rendre à l’évidence : la fête de l’humain moderne est finie, il est temps de discrètement disparaître. [La bande] postul[e] que

soudain *faire place nette*, soudain *laisser un max d'espace à la discrétion des autres formes de vie* est la bonne et juste blague à faire au monde en ce moment. (A 16, nous soulignons)

Soyons organiquement façonnables de manière à épouser les aspérités de ce qui constitue notre milieu. [...] Il nous faut sentir plus qu'agir afin d'envisager nos actions comme le simple prolongement du mouvement capté autour de nous. [...] Nos contours se diffusent et se diluent dans le vivant. On s'abandonne, on abandonne tout, on ne parle plus, on est absent, mais on existe. On a l'existence chaude, blotti au milieu de cette transparence. (A 152, nous soulignons)

Cette perspective spécifique est déjà identifiable dans *Opérations biohardcores*, où il est question de “spéculer en transe en direction du végétal, de l'animal, de l'organique, même de l'infra-organique” (OB 45), comme, par exemple, dans ce passage qui vient clore le sixième chapitre de la troisième partie:

Vous sortez tu te mets à courir, tu ne sais pas où tu vas mais tu ne veux plus voir d'humains de bagnoles de maisons, putain donnez-moi des paquets de feuilles en décomposition donnez-moi des flaques de la boue des étangs j'en peux plus je veux me laver là-dedans, tu cours tu bouffes le vent froid qui te brûle agréablement la gorge et ta copine te suit, elle gueule une sorte de cri proche du vomi, tu t'y mets aussi et tiens ça te fait un bien fou. (OB 33)

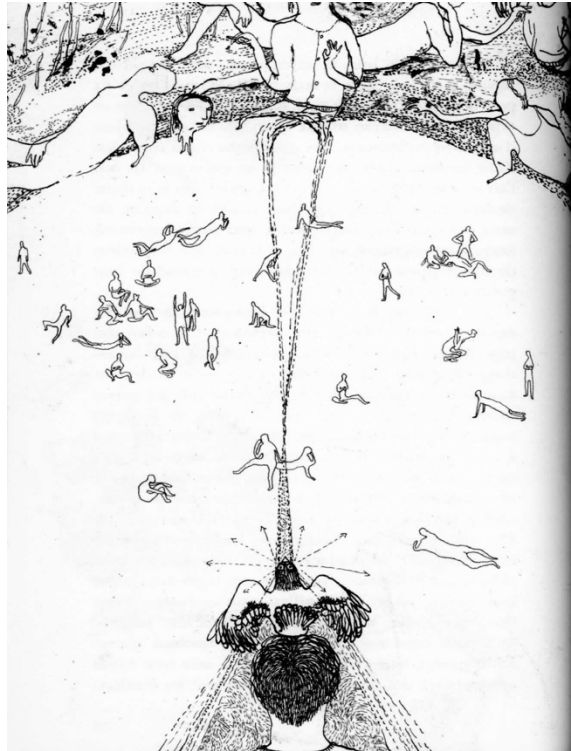
Ne pas dominer l'environnement dans lequel progressent les personnages des œuvres de Boute, mais s'y laisser couler, faire corps avec lui, être “vaporisable” (A 153), “en précise connexion avec son milieu” (A 67), “de façon non domestiquée” (OB 15), tel est le programme politique que ceux-ci se donnent, ne voulant plus “prendre part à ce monde débile des humains contemporains” (OB 48). Une agentivité est donc fréquemment accordée à des animaux ou à des végétaux qui apparaissent tels des *alter egos* des personnages humains impliqués dans les deux livres où se fait jour une *éc(h)opoétique transculturelle* (Bonvalot et al.). L'enjeu sous-jacent est néanmoins plus ample que simplement représentatif: il est avant tout question d'engager à des transformations perceptuelles, de s'intéresser à l'infra-sensible, de chercher à (faire) vivre, pour reprendre les mots de Stéphane Vial (77), d'autres

*ontophanies*¹⁸ ouvrant à des *qualia* originales et singulières: “ce que l’on cherche c’est changer nos perceptions à vie!” (A 67). L’exemple le plus frappant est le passage d’*Apnée* (qui comprend aussi toute une série de dessins et compositions graphiques) consacré à un pigeon adopté par Freddo, double fictionnel du poète, qui est décrit comme un “chouette *type*, super intelligent” (A 123, nous soulignons) qui va dispenser tout un cours d’anthropologie à la petite bande insurrectionnelle, dans l’optique de leur transmettre “une nouvelle perspective à l’odorat, au toucher, à la vision” (A 131).

Je vous propose que l’on laisse tous notre corps en monture à l’esprit prof-pigeon. Laissons-le habiter notre nerf optique, contaminer notre rétine, anamorphoser l’image formée, pour apprendre à travers eux ce qu’ils savent de la vie. Sortir le grand écran cérébral! Voir en panoramique! Enfiler des yeux de pigeon! Lâcher la stéréoscopie et le relief qui va avec! Grand vertige! Sentir la densité des cellules nerveuses s’intensifier, voir en quadrichromie! Décollage! Vision périphérique sur le monde humain!

Tout le monde part dans son trip, explore ce que nos parasites intimes ont à nous apprendre de nous-mêmes. Délire chamanisme pigeonesque. La plupart titubent bêtement en gloussant. Il y en a deux qui se filent des coups de tête pour avoir une fin de sandwich qui traîne là. Il y en a même un qui semble essayer de voler ou quelque chose du genre. La scène est bien ridicule, mais seulement en surface! *La révolution se déroule silencieusement au niveau sensoriel intime! Ça paraît stupide mais c’est très sérieux.*

¹⁸ Qui concerne *l’être en soi*, par opposition au phénomène ou à l’apparence. Terme employé pour la première fois en 1956 par Mircea Eliade (dans son livre *Le Sacré et le Profane*) au sens de “manifestation de l’être.”



(A 132 et 136, nous soulignons)

L'entreprise donnera lieu chez elles et eux à différents "acquis d'expérience" (A 133-153) qui vont venir reconfigurer leur appréciation du réel – "modifier [leur] manière d'appréhender le monde" (A 149), dit le texte – et induire des conjectures politiques originales, novatrices, liées, essentiellement, aux enjeux de la patience, de l'attention et de la passivité, d'une sensationnalité et sensualité puissamment aux aguets (que mettent en avant les illustrations accompagnant le texte), d'un érotisme et d'une corporéité pluralisés, flexibilisés.

Chez Boute, l'espace politique traditionnel se voit donc élargi en une "biocratie" (OB 90) radicale qui a pour visée de prendre en compte la diversité des clameurs du monde vivant. À la dévivation qu'entraîne le capitalisme mondial¹⁹ à la fois hyperfinanciarisé, écocidaire et violemment inégalitaire, est opposée la chaleur d'une sensibilité plurielle,

¹⁹ Dans *Opérations biohardcores*, il est présenté comme une force "vive et diaboliquement efficace mais [...] structurellement destructrice" (43), perspective tout autant restituée dans *Apnée* où il est appréhendé comme "mortifère" et avant tout générateur de "luxueux déchets" (57).

joyeuse et palpitante, ouvrant des échappées et permettant ainsi de mieux respirer. L’horizon politique dressé et revendiqué, hors de tout contrôle social, est double: “au niveau macropolitique, sauver la planète, en transformant toutes ces forêts et ces terrains vagues en états indépendants non anthropocentrés, et, au niveau micropolitique, faire tendre la vie humaine vers son noyau hardcore dur, animal, végétal, matériel, nucléaire” (OB 102). Il s’agit donc de revenir à l’essence terrestre de l’être humain: vivant parmi les vivants – *bestiole parmi les bestioles*, comme le dirait Donna Haraway (59-60) – qui, répudiant le clivage Nature/Culture qu’elle défait complètement, prône la construction de politiques de coalitions, d’alliances et de coévolutions inédites. Se joue ainsi, dans ces deux livres déroutants qui se disent “politique[s] hors politique” (OB 61) et qui font droit à une joyeuse désinvolture dans l’écriture,²⁰ une restauration d’un mode de vie sensible, à fleur d’affect et de percept, qui permet une reconnexion au *noyau dur de l’existence*, loin de tout régime de domination. À l’instar de ce qui est en jeu chez Rosenthal, sont reposées les bases d’un vivre-ensemble chamarré, et même d’un *devenir-ensemble* frémissant, vibratile.

Élans désobstructifs

Les textes d’Olivia Rosenthal et Antoine Boute, en stimulant cette *force de défiguration de la littérature* relevée par Jean-Pierre Bertrand, Frédéric Claisse et Justine Huppe, qui, disent-ils, “lui permet d’élaborer des contre-narrations aptes à défaire les partages et découpages axiologiques établis par certains pouvoirs ou institutions” (n.p), proposent d’autres manières d’appréhender et le rapport au politique (non plus saisi comme relevant uniquement d’une lutte pour la conquête d’un pouvoir de l’État ou dans l’État, de l’organisation des pouvoirs ou d’un art de gouverner), et celui au schème identitaire. Par

²⁰ Écriture qui ne cesse en effet de proposer, pour reprendre une formule d’Evelyne Grossman, des “lignes de fuite luttant contre l’Un-sens immobile et fixé” (113).

l'attention qui y est portée aux *articulations fines du vivant*,²¹ ils ouvrent en effet à une “‘relationnalité’ neuve, autrement dit [à] une nouvelle façon d’entrer en rapport avec le monde et avec soi” (Macé 212), dégagée le plus possible des systèmes de servitude et conditionnement permanents. Par ailleurs, il convient de relever qu’au-delà des deux œuvres évoquées dans ces pages, auraient aussi pu être retenues et sondées les *Renards pâles* (2013) de Yannick Haenel (roman dans lequel il est question d’un groupe insurrectionnel composé de parias et sans-papiers), le groupe de fervent·e·s organisé autour de *Vernon Subutex* dans la trilogie éponyme (2015-2017) de Virginie Despentes, les *Furtifs* (2019) d’Alain Damasio ou encore les *Échappées* (2019) de Lucie Taïeb, qui toutes mettent en scène des déclinaisons du concept de marginalité émancipatrice (Martin-Achard). Ce dernier semble ainsi apparaître comme un segment imaginaire de plus en plus affirmé au sein de la production littéraire contemporaine, en cultivant une dynamique d’opposition à tout ce qui peut enserrer l’être humain dans une gangue aliénante, en façonnant des élans désobstructifs.

Centre de Recherche sur l’Imaginaire (CRI/INCAL), UCLouvain

Ouvrages cités

- Baud, Jean-Marc. 2020. “Les réinventions de soi dans *Mes petites communautés*.” *La Revue des lettres modernes*, “Écritures contemporaines,” n° 15 – Olivia Rosenthal, le dispositif, le monde et l’intime: 37-50.
- Bertrand, Jean-Pierre, Frédéric Claisse, et Justine Huppe. “Opus et *modus operandi*: agirs spécifiques et pouvoirs impropres de la littérature contemporaine (vue par elle-même).” *COntEXTES*, 2019, n°22 – *La fiction contemporaine face à ses pouvoirs*, [en ligne] > <http://journals.openedition.org/contextes/6931>. Accédé le 22 avril 2021.
- Bisson, Frédéric. “Faire advenir des vies possibles,” *Multitudes*, n°71, été 2018: 209-215.

²¹ L’expression est de Nicolas Mathieu (cité dans Houot n.p.).

- Bonvalot, Anne-Laure, Héloïse Brézillon, Inès Cazalas, Sylvie Decaux, Marie Lorin, et Myriam Suchet. "Voix, oralités: vers une échopoétique transculturelle." *Littérature*, n°201, 2021: 38-65.
- Boute, Antoine et Chloé Schuiten. *Opérations biohardcores*. Paris: Les petits matins, 2017.
- Boute, Antoine, Jeanne Pruvot Simonneaux, Chloé Schuiten, et Clément Thiry. *Apnée*. Bruxelles: ONLIT éditions, 2018.
- Citton, Yves. *Renverser l'insoutenable*. Paris: Le Seuil, 2012.
- Damasio, Alain. *Les Furtifs*. Paris: La Volte, 2019.
- Despentes, Virginie, *Vernon Subutex*, 3 t., Paris: Grasset, 2015-2017.
- Garcia, Tristan. *Nous*. Paris: Le livre de poche, [2016] 2018.
- Grossman, Evelyne. *Éloge de l'hypersensible*. Paris: Minuit, 2017.
- Guattari, Félix. "Pratiques écosophiques et restauration de la cité subjective." *Chimères*, n° 17, 1992: 95-115.
- Haenel, Yannick. *Les Renards pâles*. Paris: Gallimard, 2013.
- Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*, trad. de l'anglais par Vivien García, Vaulx-en-Velin: Les éditions des mondes à faire, 2020.
- Holloway, John. *Changer le monde sans prendre le pouvoir. Le sens de la révolution aujourd'hui*, trad. de l'espagnol par Sylvie Bosserelle. Montréal/Paris: LUX Éditeur/Syllepse, 2007.
- Houot, Laurence. "Le roman peut-il nous éclairer sur le mouvement des Gilets Jaunes ? Réponses avec Nicolas Mathieu, Prix Goncourt 2018," *Franceinfo*, 7 mars 2019. [en ligne] > https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/roman/le-roman-peut-il-nous-eclairer-sur-le-mouvement-des-gilets-jaunes-reponses-avec-nicolas-mathieu-prix-goncourt-2018_3293513.html. Accédé le 01 mai 2021.
- Jarry, Vincent. *La démocratie des murmures*. Paris: Excès, 2019.

- Lahouste, Corentin. "Grouillements anarcho-poétiques : radicalité politique et expérimentations littéraires chez Antoine Boute." *Fixxion. Revue critique de fiction contemporaine*, n°20 – *Radicalités: contestations et expérimentations littéraires*, 2020: 39-49.
- Macé, Marielle. *Styles. Critique de nos formes de vie*. Paris: Gallimard, 2016.
- Martin-Achard, Frédéric. "L'invisibilité et la marginalité comme formes de résistance paradoxale au pouvoir (Alikavazovic, Damasio, Despentès, Rosenthal, Vasset)." *Fixxion. Revue critique de fiction contemporaine*, n° 21 – *Fictions et pouvoirs*, 2020: 74-84.
- Rosenthal, Olivia. *Éloge des bâtards*. Paris: Verticales, 2019.
- . "Entrer dans la langue de l'autre et la saisir de l'intérieur (2)" Entretien avec Guénaël Boutouillet. *Remue.net*, 2009, [en ligne] > <https://remue.net/Entrer-dans-la-langue-de-l-autre-et-la-saisir-de-l-interieur-2>. Accédé le 15 décembre 2020.
- Taïeb, Lucie. *Les échappées*. Paris: L'ogre, 2019.
- Vial, Stéphane. "Voir et percevoir à l'ère numérique: théorie de l'ontophanie", dans Bodini, Jacopo; Carbone, Mauro & Dalmaso, Anna Caterina. *Vivre par(mi) les écrans*. Dijon: Les Presses du Réel, 2016: 63-85.